

diale aménité, avait d'ailleurs de ces trouvailles d'ironie altières et dédaigneuses.

Un autre exemple :

Je ne sais quelle feuille de bas étage avait dirigé contre lui une attaque odieusement bête.

Un ami, il en est toujours pour ces singuliers avertissements,—crut bien faire en venant prévenir Sandeau.

—L'article est abominable... Vous y répondrez, n'est-ce pas ?

—Non... il faudrait le lire...

* * *

J'ai encore dans la mémoire un mot très profond de l'illustre écrivain.

C'était au moment d'un procès scandaleux.

On causait de cette histoire sinistre.

—Voyez-vous, dit Jules Sandeau... à mesure qu'on avance en âge, on doit devenir plus soigneux de sa propreté morale comme de sa propreté physique. Il ne faut pas être parmi les gens qui disent : J'ai le malheur d'être vieux. Il faut être parmi ceux qui peuvent dire : J'ai l'honneur d'être vieux.

Il avait vraiment cet honneur-là, ce cher et vaillant cœur.

Aussi quelles fidèles amitiés il a inspirées !

C'était en sa villa de Bellevue, dont je vous ai promis la description, un rendez-vous de dévouements d'élite.

La mignonne et plaisante demeure !... Un petit coin de jardin frais et souriant sur la plus belle vue des environs de Paris. Une vue qui attirait le pèlerinage des artistes.

Du coteau, en effet, on aperçoit le mont Valérien comme sous ses pieds. Puis la Seine aux zigzags paresseux, cheminant entre les ombrages en pente du parc de Saint-Cloud et les pelouses verdoyantes du bois de Boulogne.

C'est vraiment enchanteur.

La maison, de proportions socratiques, était décorée avec un goût subtil. Quelques peintres y avaient fait la toilette des murailles, notamment dans la salle à manger, où tant de célébrités vinrent prendre place autour de la table hospitalière.

C'était le séjour préféré de Sandeau, toujours épris de calme. Que de fois la forêt de Meudon regarda passer ce penseur solitaire, pour qui chaque arbre était un vieil ami et à qui les oiseaux semblaient souhaiter la bienvenue !

Dans les dernières années, arbres et oiseaux ne revirent plus le promeneur mélancolique et doux. J'ai dit comment la perte de son fils avait rendu odieux à Sandeau ce morceau de terre qu'il avait mis toute sa coquetterie à parer, ces paysages qui lui parlaient toujours du cher absent.

Il ne lui restait pour distraction que la flânerie le long des quais, où il retrouvait deux choses préférées : les grands horizons et les vieux livres.

Mais tous ceux qui le rencontraient remarquaient, hélas ! un affaiblissement progressif chez celui qui s'abîmait de plus en plus dans sa tristesse.

La maladie qui couvait à pris son élan et a fondu implacable sur le septuagénaire. C'est un grand vide pour l'Académie que la perte de Jules Sandeau. Modestement, sans bruit, il faisait une tâche importante, se vouant ou plutôt se dévouant à l'examen des œuvres présentées aux concours. Et comme il était heureux lorsqu'il découvrait un talent ignoré ! Il allait en parlant à tous avec un cordial enthousiasme.

C'est lui qui, à propos de ces concours, disait un jour à un de ses collègues :

—Nous avons là un rare privilège. Il nous permet de nous choisir des remplaçants.

Je ne vois pas qui le remplacera, lui, car il avait une formule dont on semble avoir perdu le secret, en ce temps d'outrances et de déchainement.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Au temps où l'on pouvait dire : *Gesta Dei per Francos*, l'on disait aussi : *Regnum Gallie, regnum Marie, le Royaume de France et le royaume de Marie*. Et c'était vrai de tous points. Partout où la Croix avait été plantée, une statue avait été érigée à la Vierge-Mère, et toutes les grottes célèbres, tous les vallons fleuris, toutes les montagnes abruptes répétaient ainsi aux catholiques le mot de ralliement et de salut. Quels prodiges de courage enfanta cette vue ! quelles grandes poésies inspira-t-elle ! et surtout quels actes de vertus sût-elle faire accomplir, l'histoire vraie de la France nous le dit à chacune de ses pages.

La France alors était grande et respectée !

Le Bas-Maine, plus peut-être que toute autre province, s'était associé à ce mouvement de foi. Dans presque toutes les paroisses, il y a soit une chapelle, soit un autel dédié à la Vierge. Ici, c'est un pèlerin de Terre-Sainte qui suspendit à un arbre quelque relique

précieuse de Marie et qui la laissa en dépôt à une ville pleine d'avenir, à la suite d'un miracle constaté ; là, c'est un prodige aussi étonnant que celui de l'*Ane de Balaam*, et dont la postérité a attaché le souvenir à quelque humble statue ou à quelque oratoire bien vieux. La Vierge a partout multiplié les miracles de sa bonté maternelle ; elle est honorée partout, et sur le penchant du vallon solitaire, et sur le bord du limpide ruisseau, et sur la crête du rocher nu. Au Bas-Maine, aujourd'hui encore, en dépit de l'impiété, Marie règne et commande !

Si, obéissant au cœur, je voulais retracer les plus douces impressions de mon enfance, je conduirais mes amis-lecteurs à cette vieille chapelle couverte de lierre qu'on oublie chaque jour davantage, et où, pour la dernière fois peut-être, je fis monter vers Dieu l'encens de ma prière sur le sol de la France. Elle était pauvre, délabrée, noircie par le temps ; mais elle était restée debout au milieu de générations nombreuses, et surtout au milieu de la tourmente révolutionnaire ; la statue qu'elle renfermait avait été non sans miracle arrachée aux profanations des *Bleus* : comme le cœur, balloté par les premiers orages de la vie, se reposait doucement sur le cœur de Celle que tous mes compatriotes appellent leur mère et leur patronne ! O Notre-Dame du Bignon, de loin comme de près, veille sur tes enfants !

Mais dans ce siècle, si fertile en miracles, Marie a voulu elle-même se faire Bas-Vestière. Il serait mal à moi de ne pas lui en marquer ma reconnaissance en relatant brièvement les faits. (*)

C'était vers la mi-janvier 1871. Une partie de la France avait déjà été envahie par les Prussiens, et la capitale, en proie à la famine, était enfermée dans un cercle de fer et de feu. Partout le deuil, la honte, le désespoir ; partout, pourrions-nous dire, le froid et la faim.

Le Bas-Maine était lui-même menacé, car, à la bataille du Mans, nos régiments avaient été une fois de plus broyés sous la mitraille et les obus. Déjà même le canon grondait sur ses frontières et résonnait dans ses vallées. Sillé-le-Guillaume, Beaumont-sur-Sarthe, étang de Barbé, noms sinistres qui couvrent autant de défaites ou du moins de combats indécis, par lesquels la Bretagne et le Bas-Maine étaient ouverts à l'ennemi !

Certes, le courage ne manquait pas ; Gesvres en est une preuve. Mais que faire sans chefs, sans armes et sans pain ?

On pria, et nulle part avec plus de foi que dans une petite bourgade de la Mayenne, sur la lisière même de la Bretagne, appelée jadis Pont-Méen et aujourd'hui Pontmain.

Ce village a une histoire et des plus glorieuses. Un prince breton, de la noble maison des Gaël, y avait, au neuvième siècle, bâti un château-fort. Au dixième siècle, Pont-Méen était devenu un poste militaire important, et de plus, tête de *chastellenie* et *cour de haute, de moyenne et de basse justice*. Pendant longues années, les tours de son château connurent les assauts, les luttes et les victoires, et il ne fallut rien moins que les nombreuses cohortes du farouche comte anglais Aronde, surnommé le *fléau du Bas-Maine*, pour les forcer à courber leur front altier et cent fois victorieux. La forteresse fut rasée, et la cité qu'elle abritait vit tous ses habitants périr par le fer ou être emmenés, comme plus tard le furent les Acadiens, prisonniers de guerre au pays d'Angleterre.

Quoi qu'il en soit de cette histoire émouvante, Pontmain, depuis longtemps, ne gardait de sa gloire passée que l'espoir traditionnel de redevenir une grande ville, par la découverte fortuite d'un trésor infiniment précieux, et cette légende vraiment étonnante d'actualité :

Lorsque Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera.

En 1871, malgré ces traditions, Pontmain n'était qu'un pauvre village sans nom même dans le Bas-Maine : devant Dieu seulement il avait quelque importance, car là, grâce au zèle d'un autre curé d'Ars, le saint nom de Dieu était respecté, le dimanche observé et le culte de Marie ouvertement pratiqué.

Le 17 janvier 1871, le père d'une des familles chrétiennes de ce village, pilait des ajoncs pour ses chevaux avec ses deux enfants, Eugène et Joseph, âgés respectivement de douze et de dix ans. Dans un moment de répit, Eugène sort et voit tout à coup, au-dessus d'une maison voisine, à cinq ou six mètres dans les airs, une belle et grande Dame qui semble lui sourire.

« Cette Dame portait une robe bleue parsemée d'étoiles d'or, et cette robe, sans ceinture et sans taille, ressemblait à un *sarrau* d'enfant. Les manches étaient larges et pendantes. Un voile noir couvrait sa tête et retombait gracieusement sur ses épaules. Une couronne d'or, sans autre ornement qu'un petit liseré d'un rouge sang, ceignait son beau front. Haut de vingt centimètres environ, ce diadème ressemblait à un cône renversé.

« La figure de la Dame était petite, très blanche, d'une incomparable beauté. « Jamais, disent les en-

fants, on n'a rien vu de semblable ni en personne, ni en image. » Elle avait les mains nues et abaissées, comme on a coutume de représenter Marie Immaculée.

« Les pieds, que la longue robe couvrait en partie, étaient chaussés d'une sorte de pantoufles bleues comme la robe, et au milieu, un ruban d'or formait un nœud en forme de rosette. Et cette belle Dame regardait l'enfant et elle souriait. »

Eugène resta ravi devant cette apparition merveilleuse. Joseph, son frère, vint lui aussi et vit comme lui.

Deux petites filles, appelées sur les lieux, jouèrent de la vision. Une toute petite enfant, âgée de deux ans et un mois, apportée par sa mère, se prit à battre des mains, à sourire et à s'écrier : Le Jésus ! le Jésus !

Bientôt, on le conçoit, toute la bourgade entoura les enfants et, sous la direction du curé, se mit en prière.

Le drame allait commencer. Ce fut d'abord un cercle bleu qui se forma tout autour de la Dame ; puis quatre bougies parurent sur le cadre, deux à la hauteur des genoux de la Dame et deux à la hauteur des épaules. A ce même instant se dessina une petite croix rouge sur le cœur de la belle Dame, et la tristesse se peignit sur ses traits.

Tous les assistants se confondaient en larmes et en prières.

La belle Dame semble monter et grandir d'une manière sensible, et les étoiles *du temps*, disaient les enfants, se rangent deux à deux sur son passage ou se multiplient sur sa robe bleue :

—C'est comme une fourmilière, crient les heureux voyants ; en v'la-t-y ! en v'la-t-y ! ça se tape sur sa robe comme des grains de sable... Elle est bientôt toute dorée...

On entonne le *Magnificat*, et à peine le premier verset a-t-il été chanté que les quatre enfants s'écrièrent tous ensemble :

—V'la cor de kai qui s'fait !

Et, sur un écriteau blanc, long de dix mètres et large d'environ un mètre et demi, une main invisible traça lentement, en beaux caractères d'or, ces mots qu'ils épelèrent tous ensemble :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.

MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Dix minutes après s'être formée, l'inscription disparut, et la Dame, qui avait souri aux enfants, retomba dans la tristesse.

Ce fut le moment solennel. Tout à coup, une croix rouge, haute d'environ deux pieds, avec un Christ également rouge, parut au devant de la divine Vierge, comme suspendue en l'air. Marie saisit le crucifix, l'incline vers les enfants, et ils peuvent lire : JÉSUS-CHRIST, en lettres rouges aussi, au sommet de la croix, sur un écriteau blanc et très long.

La foule émue chante le *Parce Domine*. La sainte Vierge, triste et recueillie, semble prier avec les assistants.

Tout à coup, une étoile part de sous ses pieds, allume les quatre bougies, remonte, va se placer au-dessus de la tête de Marie et y demeure suspendue.

Le crucifix rouge disparut alors, et sur les épaules de Marie se virent deux petites croix blanches, qui étaient, au témoignage des enfants, *piquées sù bout*.

Et la Mère de Dieu sourit de nouveau aux voyants. Bientôt après, un grand voile blanc monta lentement des pieds de la Vierge, la voila peu à peu aux yeux des enfants et mit fin à leur ravissement de trois heures.

Ce prodige, on le comprend sans peine, eût vite un immense retentissement dans le Bas-Maine. La foi vint s'agenouiller heureuse devant la statue de Marie ; le voltairianisme ricana et l'incrédulité blasphéma.

L'Eglise, toujours sage, attendit, étudia, et, à la fin, se prononça en faveur du miracle. Depuis lors, Pontmain a été connu dans tout le monde catholique ; il a vu les princes de l'Eglise et les généraux d'armées se prosterner sur les dalles de son humble chapelle.

Son curé est allé voir au ciel Celle qu'il n'avait pas vue, mais qu'il avait aimée et servie sur la terre. Les Oblats de Marie Immaculée ont pris sa place, bâti une basilique monumentale et n'attendent plus, pour élever sur les rives du Dairon, un monastère imposant, que l'ère de liberté promise, il semble, par l'apparition.

Cent mille pèlerins vont chaque année implorer sur cette terre bénie, la miséricorde de Dieu pour leur patrie opprimée et déshonorée par quelques hommes sans foi et sans loi.

Espérons que bientôt ils iront y chanter l'hymne de la délivrance !

Pontmain sera alors le pèlerinage de l'action de grâces, comme il est aujourd'hui le pèlerinage de l'espérance :

Quand Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera.

(A suivre)

GIULIO.

(*) Cette narration n'est que le résumé d'une brochure publiée par M. l'abbé Richard, de douce mémoire, sur l'ordre de Mgr Wicart, évêque de Laval.

M. Leblanc, député du comté de Laval à la Législature de Québec, a remis son mandat comme tel, ce qui met fin à la contestation de son élection.